

Un junket

La rivière aux castors de Philippe Calderon

Gilles Marsolais

Numéro 130, décembre 2006, janvier 2007

En promotion : cinéma québécois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12679ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marsolais, G. (2006). Un junket / La rivière aux castors de Philippe Calderon. *24 images*, (130), 28–28.



Pour assurer la promotion d'un film, on a souvent recours à la pratique du *junket*, qui consiste à inviter un petit nombre de journalistes et critiques de cinéma triés sur le volet pour prendre connaissance d'un film en cours de production ou dont la sortie en salle est imminente. Cette prise de contact emprunte généralement la forme d'une conférence de presse qui se tient à l'étranger, assortie du privilège d'obtenir une entrevue avec le réalisateur ou avec une star. Elle peut même s'accompagner de la projection d'un extrait du film en cours de montage. Autrement, on choisit plutôt d'inviter ce beau monde sur le plateau de tournage, afin de rendre l'expérience plus attrayante et conviviale. Il va sans dire que l'on attend, en retour, des retombées concrètes de cette invitation tous frais payés, c'est-à-dire au minimum un article ou un passage sur les ondes, qui sera forcément bienveillant et confirmé par écrit, aussitôt l'invitation acceptée.

Afin de rendre compte de cette pratique, j'ai choisi de m'engouffrer résolument dans l'ancre du démon, ou plus précisément dans la tanière du méchant loup puisqu'il s'agissait dans ce cas-ci d'aller sur le plateau de tournage d'une fiction animalière coproduite avec la France : *La rivière aux castors* (titre provisoire) de Philippe Calderon. Sitôt descendu de mon auto en bordure de la piste, je monte dans l'avion privé qui s'apprête à décoller pour nous conduire au petit aéroport de Roberval, au Lac-Saint-Jean. Après seulement quelques minutes de vol, à faible altitude, on ne peut qu'être frappé par ces grands espaces, chers aux Français, de forêts, de lacs innombrables et de sentiers forestiers où se faufilent les lignes électriques d'Hydro-Québec. À Saint-Félicien, où a lieu le tournage, le spectacle des terres agricoles gagnées sur la forêt qu'elles jouxtent et qui s'étend à perte de vue, est encore plus frappant. Bienvenue en Borélie!

Le plateau de ce tournage qui s'étale sur deux mois a été érigé en bordure du Zoo sauvage de Saint-Félicien, afin de profiter de ses infrastructures et de la nature environnante. On ne pouvait choisir meilleur endroit pour un tel sujet. On s'étonne même que cette bonne idée, soutenue par les élus locaux, n'ait pas été exploitée plus tôt pour réaliser des films de cette envergure. Dans un bassin naturel aménagé à même une petite rivière, on filme ce jour-là, avec une caméra mobile, les ébats d'un jeune lynx qui s'amuse à taquiner deux castors. On nous explique, et on le constate aisément, qu'il ne s'agit pas d'animaux dressés—lesquels donnent rarement de bons résultats au cinéma—mais plutôt de spécimens *imprégnés*, c'est-à-dire qui, sans être apprivoisés, ont déjà



La rivière aux castors (titre provisoire) de Philippe Calderon

établi un contact, plus ou moins intense, avec l'homme. Dès lors, on n'attend pas d'eux qu'ils fassent des gestes précis (ce qui est impensable) qu'ils répèteraient comme des humains ou des automates. Le travail de l'animalier qui assiste le réalisateur consiste plutôt à mettre en condition ces bêtes indociles pour qu'elles en arrivent à produire l'effet escompté, tout en restant ouvert à l'imprévu et aux surprises. Fort sympathique, Patrick Bleuzen, entomologiste de renom qui, en plus d'une expérience comme animalier, agit officiellement comme directeur artistique sur ce film, nous explique

cela avec une passion évidente, sans aucune prétention.

Après une visite libre de la partie du zoo accessible à pied, qui fait pendant à l'autre partie que nous traversons en véhicule parmi les ours, les caribous et les bisons, la journée se termine par une visite au village historique de Val-Jalbert, «village de compagnie» éphémère spécialisée dans la pulpe qui connut son heure de gloire au début des années 1920 avant d'être condamné pour n'avoir pas su s'adapter aux changements de son secteur industriel. La production du film compte l'utiliser, avec sa célèbre chute Ouiatchouan, comme autre lieu de tournage. Retour à l'aéroport de Roberval, pour aussitôt monter dans le petit avion privé fin prêt à décoller.

Au total, je n'ai pas senti de pressions indues pour me vendre la région ou la production du «meilleur film de l'année». Pire, je n'ai pas le sentiment d'avoir vendu mon âme au diable en acceptant cette escapade ensoleillée contre la production de ce court texte. Mais il est vrai que Saint-Félicien, P.Q. n'est pas Paris ni Los Angeles, et que nous avons une façon québécoise de faire les choses qui nous distingue. La sortie de ce long métrage animalier coproduit par Cité-Amérique est prévue pour l'automne 2007.